

VICO ET LES GRANDS HOMMES

*Alain Michel**

Qu'est-ce qu'un grand homme ? Notre Colloque pose la question dans la perspective du XVIII^e siècle. Mais je suis quant à moi d'abord un latiniste. Cela me sera sans doute utile, même en ce siècle, pour arriver à une définition. Je contribuerai ainsi à mettre en lumière la pérennité de l'antique. Mais précisons un peu les choses, en passant en revue les différents sujets qui ont été traités ou qui le seront à l'occasion de notre rencontre. Que sont les grands hommes au XVIII^e siècle ? D'abord de grands personnages, des "grands", comme on dit, et nous pensons à l'aristocratie. Toutefois, tous les grands ne sont pas de grands hommes. Ajoutons donc quelques indications plus appropriées. Les grands hommes sont ceux qui ont obtenu la gloire, les "illustres", selon le mot de Plutarque. Mais quelle gloire ? Sans doute, celle du pouvoir ou celle des armes. Il ne s'agit pas seulement de cela. La gloire peut être conférée par la pratique des arts (elle appartient notamment aux inventeurs) : elle est donnée aussi à la sagesse et aux philosophes.

Comment unifier ces diverses conceptions ? Nous nous apercevons que la gloire, comme toutes les valeurs, peut être de bon ou de médiocre ou de mauvais aloi. Elle peut relever de la force, de l'efficacité ou de l'humanisme. Elle peut être gloire d'action ou gloire d'acteur, ce qui ne revient pas nécessairement au même.

D'autres questions se posent, que les Anciens n'ont pas ignorées. Par exemple, on parle de grands hommes, mais y a-t-il plus grand que l'homme en lui-même et aussi en dehors de lui ? C'est le problème de la grandeur qui apparaît alors dans sa généralité et l'on ne sait pas si elle est commune à tous les hommes ou si elle introduit entre eux la division. Un autre exemple nous obligera à réfléchir sur les finesses du langage. On dit : un "grand homme", mais on ne dit guère : une "grande femme". On dit plutôt : une "grande dame", avec une nuance différente. La courtoisie entre en ligne de compte.

Je crois donc que, tout en restant dans les limites qui nous sont proposées, il sera utile de revenir aux sources, qui sont latines et grecques, bien entendu, et qui nous permettront d'esquisser une histoire de la grandeur. Nous verrons que Giambattista Vico en est l'un des témoins les plus originaux.

ooo0ooo

*Université de Paris- Sorbonne. Membre de l'Institut.

Nous reviendrons d'emblée à l'Antiquité romaine que nos auteurs suivent plus directement. Mais naturellement nous remonterons chaque fois aux sources grecques.

Un homme eut le privilège de recevoir le surnom de *magnus*. C'était Pompée. Il est donc utile de faire son portrait. Cicéron s'en est chargé dans son discours *De imperio Pompei* : il y recommandait que la guerre contre les pirates fût confiée à ce général qui avait déjà sauvé Rome en luttant contre Mithridate. Donc, la grandeur de Pompée est d'abord militaire. Il est un *imperator* qui a exercé victorieusement son *imperium*. Il possède et il a manifesté toutes les formes de vertu qui appartiennent à ce type d'homme. La plus caractéristique est la chance, qui lui permet de se plier heureusement aux situations de la guerre dans lesquelles la fortune est toujours dominante. Nous sommes ici dans un climat hellénistique : Pompée apparaît comme l'héritier de Sulla. Mais cette *felicitas* n'est pas son seul avantage. Il la complète par le courage, la justice et toutes les formes d'intelligence et de compétence qui se résument dans l'idée de *prudentia*. La voie est ainsi ouverte à une recherche de la sagesse, qui fait sa place à la philosophie grecque.

Les Grecs ont médité sur la grandeur. Ils l'ont attribuée, comme l'on sait, à Alexandre. C'est une vertu royale, dont les démocrates se défient un peu parce qu'elle est individuelle et peu conforme à l'égalité. En revanche, elle se manifeste chez les héros comme Héraclès ou Thésée qui fut, pour sa part, si l'on peut dire, un roi républicain puisqu'il régnait à Athènes. Les philosophes ont médité sur la *megalothumia* ou la *megaloprepeia*. Aristote, qui fut le précepteur d'Alexandre, a donné une place particulière à la grandeur d'âme. Elle consiste à posséder ensemble toutes les vertus à un degré particulièrement élevé. Après lui, et notamment à l'époque romaine, les Stoïciens ont précisé la notion : ils la rattachent en premier lieu au courage et disent que la "grandeur d'âme" consiste à se tenir au-dessus de toutes les épreuves et de tous les obstacles. Elle est donc un effet éminent de la sagesse.

Chez Platon apparaissait une autre nuance qui devait garder une grande importance. Il n'employait pas seulement l'adjectif *megas* mais il employait volontiers *hupselos*, qui désigne plutôt l'élévation et qui annonce *hupsos*. On sait l'extension que prendra l'emploi de ce mot, en particulier dans l'ordre de l'esthétique. Chez les Platoniciens, il constitue sans doute l'un des moyens d'exprimer la transcendance et le dépassement qui s'accomplit dans l'amour de la beauté. En critique littéraire, on le traduira par "sublime". Il implique à la fois la simplicité et l'usage purifié des figures, le pathétique et la grandeur d'âme, entendue ici comme une *ekstasis*. La notion n'apparaît véritablement en latin qu'avec Quintilien. Mais elle est préparée par Sénèque, Virgile et surtout Cicéron. Celui-ci préconise ce qu'il appelle l'*oratio grandis*, le type d'éloquence le plus haut, celui qui concilie la grandeur et le pathétique dans la connaissance et le dépassement des passions. C'est de *grandis* (qui signifie "élevé") que vient aujourd'hui le mot "grand" qui se confond donc pour une large part avec "sublime". Le terme, nous l'avons dit, est esthétique. Mais il faut comprendre qu'il reste en même temps moral et politique. Cicéron accorde toujours les trois aspects, comme le faisait Platon et comme le pseudo-Longin le fera de son côté en joignant les trois grandes philosophies socratiques.

Au-delà de l'éloquence, nous pouvons revenir à Pompée, à Alexandre, à leurs semblables. Dans la paix ou dans la guerre, dans la cité ou dans le monde et dans ses aventures, ils nous paraissent dans presque tous les cas incarner le type du "héros". Cela ne va pas sans poser des problèmes dont Héraclès, Thésée, Jason ou les personnages homériques sont témoins ou victimes. Les héros sont-ils humains ou divins, hommes ou surhommes ? Le poids de leur grandeur pèse durement sur eux. Le *Problème XXX*, attribué à Aristote¹, a décrit cette faiblesse qui existe dans la force même et qui pourrait être à sa source : les héros sont des mélancoliques ; ils ont trop de bile noire ; de là leur violence, mais aussi leur tristesse qui peut aller jusqu'au délire : Héraclès en est témoin. L'héroïsme se confond parfois avec la folie.

¹Cf. l'éd. commentée de J. Pigeaud.

Soulignons qu'à Rome surtout la grandeur personnelle prend un caractère religieux. Le plus grand des dieux est Jupiter *optimus maximus*. Cela signifie que la grandeur est associée à un pouvoir de caractère sacré, en rapport avec la richesse (*opes*) et la production. Le mot *magnus* est proche de *magis*. Il désigne la supériorité prise généralement, sans qu'intervienne de manière nécessaire la grandeur spatiale. Il peut désigner les ancêtres (*maiores*) et l'on sait l'importance que cela revêt à Rome. La notion de *maiestas* justifie les pouvoirs attribués au peuple romain ou à ses représentants. Des nuances analogues apparaissent quand Octave prend le pouvoir et fonde l'Empire : il choisit d'être *augustus*, celui qui "augmente", qui fonde et accroît la cité grâce à son autorité quasi-divine (*auctoritas*).

On ne s'étonne pas que le héros ainsi conçu devienne *sanctus* : il se trouve investi d'une pureté religieuse qui lui permet de pratiquer la vertu et de justifier ainsi la domination personnelle qui lui est accordée. Au-delà de cette conception traditionnelle du sacré, la philosophie peut intervenir lorsqu'elle demande aux rois et aux chefs politiques de s'appuyer sur la pratique et sur le prestige des vertus. Agostino Nifo, qui fut dans l'Italie du XVI^e siècle un humaniste important et qui s'efforça de rectifier les conceptions de Machiavel et de s'appuyer sur la culture antique², l'avait bien compris. A propos de la *libertas uiuendi* que donne la sagesse, il commente les idées de Cicéron en montrant que le bon monarque doit chercher la vérité du souverain bien : elle réside en Dieu, c'est lui qu'il faut chercher. On obtient ainsi la *sanctitas*. On voit que Nifo joue sur le mot qui traduit, d'après lui, la pureté platonicienne obtenue par une conception exacte du souverain bien. Mais naturellement, puisque celui-ci se confond avec Dieu, on a aussi tendance à traduire par sainteté et l'on rejoint ainsi la tradition chrétienne et médiévale, d'autant plus que la notion romaine et notamment virgilienne de *pietas* la préparait.

Elle s'accordait, bien sûr, à la générosité et à la charité. Nous avons dit qu'il existe à Rome un rapprochement entre *bonus* et *magnus*, qui se trouve attesté dans la personnalité de Jupiter. Cicéron emploie volontiers *magnus*, l'expression "grands hommes" est connue de lui et il nous l'a léguée avec les nuances que nous venons d'indiquer. Mais il semble que l'Arpinate préférât *bonus* et *optimus*³. Il faisait partie lui-même des *optimi* qui ne cherchaient pas la totalité du pouvoir mais le repos dans la dignité et qui tendaient à associer la justice avec la *caritas generis humani*, l'amour solidaire du genre humain. La grandeur chez le *uir bonus* tenait alors une place importante (car la gloire, la vraie gloire est légitime) mais à condition de s'accorder avec la justice et avec les vertus : Cicéron pense que César ne l'avait pas compris. On voit aussi qu'un autre amour intervient, l'amour de la patrie. Il faut savoir tout donner pour elle. En elle se résument les valeurs de la famille et celles de l'humanisme universel⁴.

On mesure l'ampleur de la doctrine qui se dessine ainsi et l'on pressent sa fécondité. Les grands hommes se définissent dans le cadre de la patrie et dans celui de l'humanisme. Ils apparaissent avant tout comme des héros, mais ce n'est pas toujours le cas. L'essentiel est de faire partie des *boni*, terme qui a une double valeur sociale et morale. Un tel humanisme fait intervenir le divin mais il trouve aussi sa plénitude dans la sagesse humaine. Les grands hommes, ceux qui rendent service à la patrie et qui en retirent de la gloire, ne possèdent pas nécessairement la culture des *artes*, mais ils ne peuvent qu'en tirer profit. Cicéron sait ce qu'il doit à l'*oratio grandis* et ce qu'elle exige de lui. Bien sûr, une telle grandeur, qui va de l'héroïsme à l'amour et à la sainteté, est triste quelquefois. Elle appelle le sacrifice et peut susciter l'inquiétude de l'âme : celle-ci connaît jusqu'à l'angoisse et la mélancolie furieuse, inspirée parfois par l'orgueil dont la bile noire stimule

²Cf. notamment la présentation de M. de Gandillac, *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire de la philosophie, II*.

³Cf. en particulier le discours *Pro Sestio*.

⁴V. surtout Cicéron, *De officiis*, I-II.

la violence. Nous devons maintenant nous tourner vers Vico pour montrer comment ces enseignements ont été reçus au début de la période moderne.

ooo0ooo

Notons que, dès l'Antiquité, ils avaient été mis en œuvre pour juger l'histoire et ses acteurs. Ils fournissaient des *exempla* dont on pouvait se servir à divers titres, soit pour juger les actions accomplies, soit pour se donner des modèles sublimes, qui devaient restaurer l'espoir qu'on mettait en l'homme. Mais, en cherchant ainsi le caractère des hommes illustres, on risquait de rencontrer toutes les contradictions que nous avons évoquées. D'autre part, on restait encore en-deçà des temps modernes. Voici, après la Renaissance, après l'époque de Descartes, qu'une évolution décisive se dessine et prépare ce que nous pourrions appeler l'unification de l'héroïsme et l'approfondissement de la grandeur. Nous en prendrons à témoin Vico.

Nous étudierons spécialement sa dissertation de 1732 sur la *mens heroica*, sur "l'esprit héroïque". Au moment où il l'écrit, il approche déjà de la fin de son œuvre. Nous verrons qu'il en regroupe ou en ébauche ensemble beaucoup d'aspects importants autour de l'idée d'héroïsme. Cela nous suggère d'abord quelques observations préliminaires.

Vico n'emploie pas très volontiers le terme de "grands hommes". Il préfère parler d'héroïsme. Tout ce que nous avons dit nous permet de comprendre pourquoi. A ses yeux il n'y a pas de grandeur sans élévation spirituelle. Au début de sa dissertation, il veut, en bonne méthode, définir la notion d'héroïsme. Il dit que le héros est celui qui parle du sublime et qui l'accomplit dans ses actes et dans son langage.

Du même coup, deux exigences dominantes apparaissent. Il place sa réflexion dans l'ordre de l'éducation et celle-ci, telle qu'il l'entend, est essentiellement littéraire. Pour lui, il ne suffit pas de prendre les héros pour modèles et pour exemples. Il faut aussi découvrir selon quels principes, quel idéal on définit ces modèles. A la recherche du sublime, qu'il conçoit dans un esprit platonicien, il formule quelques indications qui s'appuient sur une vision très large et très complète de la culture : il la doit à Cicéron, mais à travers lui il rejoint toute la sagesse antique. Il aime à glorifier l'usage que les Orientaux faisaient de la parole ; il célèbre l'élégance grecque mais, en bon Italien qui croit à la supériorité de sa patrie, il loue le sublime de la gravité romaine. L'*Vrbs* lui apporte aussi les vertus du droit, qui fait vivre les cités et qui en préserve le langage dans ce qu'il a de plus rigoureux. Nous aurons à y revenir dans un instant. Ajoutons que, tout en se tournant ou se retournant vers la philosophie grecque, Vico se réfère à des courants de pensée plus récents. Il s'agit essentiellement du christianisme catholique qui permet de chercher concrètement le sublime et de le trouver dans le Christ. Les enseignements de la foi permettent, comme le souhaitait saint Thomas d'Aquin, d'atteindre la substance des choses invisibles et donc d'accorder le doute et la certitude dont on sait depuis Platon et l'interprétation qu'en donnait l'Ecole de l'Académie qu'ils doivent être liés dans tout acte de connaissance. La métaphysique des philosophes permet de toucher la vérité, que la sagesse rejoint par une expérience directe. Mais tout ce qui relève de la parole, de l'expression et d'abord du droit se trouve lié à la rhétorique, qui est affaire de persuasion, d'autorité, et qui n'arrive, selon les cas, qu'au vraisemblable et au probable. Vico l'avait fait comprendre dès 1721 dans le *De constantia philosophiae*⁵. Du même coup, la réflexion sur les lettres et le droit permet de viser le souverain bien au sens où l'entendait le Platonisme : le souverain bien est Dieu et il n'est pas de grandeur héroïque sans cet appel du sacré et sans cette vocation divine. La religion chrétienne accorde ensemble les

⁵Cf. *De constantia philosophiae*, I-VII et surtout *De opera proloquium*, 31. Le *De constantia philologiae* forme avec le *De constantia iurisprudentiae* le *De uniuersi iuris uno principio et fine uno*. Cf. éd. Nicolini.

vraisemblances humaines et la vérité de l'inspiration divine. Le héros est celui qui vit cette unité.

Telles sont les conditions laïques et religieuses dans lesquelles se développe la *mens heroica*, l'esprit héroïque. Il ne suffit pas, pour interpréter la formule, de dire que le héros doit être intelligent, quoique cela ne soit certes pas négligeable aux yeux de Vico. Mais il faut analyser les éléments d'une telle intelligence et montrer comment Vico est arrivé à employer ces mots. Nous ne prétendons pas définir de façon précise la filière historique qu'il a suivie en méditant sur l'humanisme. Qu'il nous suffise de revenir vers Agostino Nifo qui, vers 1540, avait réfléchi dans son *De pulchro* et dans son *De amore* sur celles qu'il appelait les "héroïnes" et dont le plus bel exemple était Jeanne d'Aragon : elle avait fourni à Raphaël et à Jules Romain le sujet d'un admirable tableau. Nifo se trouvait aussi entre Machiavel et le Tasse. Dans son *Courtisan (De uiro aulico)*, il avait l'occasion de prendre position contre *Le Prince*, tout en laissant percevoir à son propos une certaine fascination. En respectant l'énergie lucide, la *virtu* dont l'auteur du discours sur Tite Live avait donné l'exemple, il avait voulu la purifier et l'adoucir par la culture dont Cicéron avait fixé le caractère humaniste. Avant le Tasse et Francesco Patrizzi, il avait considéré cette culture dans un esprit à la fois épique et philosophique, philologique et romanesque. On se trouvait entre l'Arioste et Torquato Tasso, entre les diverses figures de la mélancolie, de la passion, du bonheur, au cœur des rêveries idéales ou folles que suscitait l'esthétique de l'amour, du *Roland furieux* à la *Jérusalem délivrée*. Entre le réalisme de Machiavel et le flamboiement de ces fictions baroques, il fallait choisir ou trouver la synthèse et la conciliation. Nifo le savait et il s'interrogeait précisément sur la formation du roi ou du courtisan, tels qu'il les concevait. Il conservait la galanterie héroïque dont le roman épique donnait la formule. Mais il y joignait une réflexion sur l'éducation et la culture. Il préparait ainsi, avec ses grands contemporains, une théorie de la formation héroïque qui procédait à la fois de Cicéron et de ses successeurs et qui avait réuni au XVII^e siècle divers éléments issus du Moyen Age chevaleresque et de la Renaissance humaniste. Par exemple, Nifo indiquait que les princes doivent être éloquents : Cicéron l'a dit⁶ ; mais ils doivent aussi dépasser l'éloquence, soit par la purification qu'apporte le sublime, soit par les jugements et l'amplification de la philosophie. Cicéron doit être complété par Tacite.

Vico reprend ces données d'ensemble qu'il a pu trouver chez les créateurs de la Renaissance⁷ ou même dans le Thomisme médiéval. Mais il leur donne une ampleur toute nouvelle. De là sa vision de la culture et l'anthropologie qu'il y joint.

Il reprend la conception de la culture générale que Cicéron avait définie, qu'il attribue aussi aux philosophes et notamment à Platon. De là ce texte admirable, l'un des plus beaux où se résume le *De mente heroica*⁸ :

Isto conferendi firmato habitu, uobis parabitur facultatem scientias ipsas inter se conferendi, quae tamquam caelestia membra diuinum Sapientiae integrae, ut ita dicam, corpus componunt... Eo pacto rationem humanam uniuersam pateperficietis ad purissimae et candentissimae lucis instar; quae quocumque mentis oculos conuertatis, suos dirigit radios ; ita ut omne quod dicunt scibile, omnesque eius partes quam bellissime sibi conuenire, respondere, constare, tamquam in uno aliquo puncto, in unaquaque uestra cogitatione conspiciatis ; quod est absolutissimum integri sapientis exemplum...

"Ayant affirmé cette démarche comparative, vous vous assurerez la faculté de comparer entre elles les sciences mêmes qui, comme des membres célestes, composent pour ainsi dire le corps divin de la sagesse intégrale... De cette façon, vous porterez à sa perfection l'universalité de la raison humaine à l'image de la plus pure et de la plus brillante lumière qui, de quelque côté que vous tourniez les yeux de votre esprit, dirige vers lui ses rayons : de telle sorte que toutes les connaissances qu'on dit susceptibles d'être objets de science, toutes les parties de ce savoir

⁶Dans le *De oratore* et le *De republica*, à propos de sa théorie du *princeps*.

⁷Pensons notamment à Guillaume Budé.

⁸Nicolini, *Opere*, pp. 5 - 20.

s'accordent, se répondent, s'unissent ensemble à vos yeux avec la plus agréable beauté, comme en un point, dans chacune de vos pensées ; ce qui constitue l'exemple le plus absolu du sage dans son intégrité".

La vraie culture doit être encyclopédique et universelle. Elle se méfie des spécialisations. Elle repose sur la parole et sur la sagesse philosophique. Elle est héroïque. Tout cela avait été enseigné par Cicéron. Mais à travers lui, tout en méditant *de omni re scibili* comme l'avait fait Pic de la Mirandole, Vico rejoint la lumière et la pureté de la *sanctitas* platonicienne et chrétienne. Ici encore, nous pensons à Nifo. Une telle harmonie, associée à la profondeur et à l'élévation du sublime, ne peut manquer, dans sa concentration absolue, d'aboutir à la beauté.

La *mens heroica* implique dès lors une anthropologie et une politique, disons plutôt une poétique de l'histoire. Le *De constantia philosophiae* le montrait déjà et la *Scientia nuova* y insiste de manière décisive. Dans la formation du sage, la poésie et le droit s'unissent avec fécondité. Le second permet aux sociétés d'exister. La première, qui est la plus ancienne des disciplines humaines permet de connaître les origines. Tout commence par Homère ou par la Bible. Une fois que les diverses sciences se sont développées et unies, la philosophie succède à la poésie. Virgile prend le relais d'Homère. Cela coïncide avec une interprétation des constitutions politiques qui revient aux doctrines antiques tout en modifiant leur ordre d'apparition. Les anciens voyaient successivement prendre corps la monarchie, l'oligarchie et la démocratie : ils discernaient ainsi une sorte de décadence⁹. Vico, revenant à Homère, pense que tous les retours (*ricorsi*) de l'histoire (qui est cyclique) ont commencé par le temps des héros. Ensuite sont venues la monarchie et la démocratie, qui ont pu s'appuyer progressivement sur la sagesse philosophique : celle-ci n'a pas méprisé la *mens heroica*, elle l'a interprétée et comprise.

A cela s'ajoutent deux conséquences de caractère culturel et anthropologique. D'abord, nous comprenons que la sagesse héroïque s'inscrit dans le temps. Elle est du côté des origines et les sciences viennent l'explicitier. Elle est liée à la naissance et au développement d'une esthétique et d'une morale. Elle implique deux vertus majeures qui se traduisent dans le langage poétique comme dans les constitutions du droit : ce sont la liberté et la "pudeur" qui la contrôle¹⁰. Tel est l'humanisme de Vico qui concilie donc, dans une sagesse originelle, le droit et la poésie, qui est la première à l'exprimer.

Cette poésie est le langage des peuples et des enfants. Le sublime qu'elle exprime n'est pas seulement l'apanage des vieillards, des savants ou des militaires. Il appartient d'abord à l'esprit d'enfance et aux peuples enfants qui ne connaissent pas encore l'abstraction savante et qui sont donc obligés de s'exprimer par des images poétiques : elles fonderont plus tard les concepts de la philosophie. Mais au départ, alors que les cités naissent dans la liberté héroïque, la délicatesse de l'enfance vient s'ajouter à la force aristocratique pour la purifier dans l'héroïsme véritable et dans la tendresse divine et humaine.

ooo0ooo

Nous pouvons nous arrêter ici, en insistant sur quelques images qui nous montreront l'épanouissement et la survie des thèmes que nous avons évoqués. Par exemple, nous n'avons pas parlé des statues qui constituent dans l'Antiquité et à la Renaissance l'un des signes de l'héroïsme reconnu. Entrons pourtant dans le Musée du Vatican. La salle des Muses voisine avec la cour du Belvédère. Les dieux voisinent avec les poètes et avec l'héroïsme humain, dans le sublime. Le classicisme et le néo-classicisme s'en souviendront. Au début du XIXe siècle, lisons Chateaubriand. Il ne cesse de se comparer à Napoléon. On en sourit mais on a tort sans doute. Quel est le véritable héros ? Le poète

⁹Le schéma que nous décrivons ainsi est celui de Cicéron et de Polybe.

¹⁰*De constantia philologiae*, II - IV.

ou le conquérant ? La vraie réponse est probablement chez Ballanche, Michelet, Victor Hugo, qui fut l'auteur de l'*Ode au Panthéon*. Le véritable héroïsme, celui qui fonde les cités et qui sauve les patries, n'est pas de vaincre mais de mourir dans la " candeur " d'une pure lumière. Vico l'avait compris ; les hommes du XIXe siècle et de la première modernité n'ignoraient pas ses leçons.